

Dissertation de Culture Générale

Conception EDHEC/ESSEC

Session 2023

1 – Le sujet

Le nouveau monde

2 - Attentes du jury

Commençons comme l'an dernier par énoncer quelques sujets de relative satisfaction soulignés par des correcteurs : globalement, les candidats maîtrisent l'expression écrite (syntaxe, propriété des termes et orthographe - même si sur ce dernier point quelques correcteurs font état cette année encore d'une forte dégradation et plusieurs correcteurs ont trouvé l'ensemble des copies corrigées décevant et soulignent une forte dégradation de la maîtrise de la langue). Il reste rare de lire une copie sans faute d'orthographe ou de syntaxe. Pour la plupart d'entre eux, les candidats connaissent les schémas de base de la dissertation ; quasiment tous ont, dans certaines limites, traité du sujet. Cette qualité, dans l'ensemble, du niveau rhétorique et dialectique, a donné, cette année encore, l'impression que l'épreuve est prise au sérieux et qu'elle est bien préparée. Il n'y a que peu de copies ineptes.

Toutes ces remarques doivent être complétées et nuancées par une information concernant la moyenne de l'épreuve de **10,22** ; Tout n'est donc pas encore parfait, et il faut redire aux candidats qu'ils passent un concours : autrement dit, ils doivent, d'une part, exposer leurs qualités, se distinguer en évitant en particulier de voir en quelques lieux communs l'alpha et l'oméga de la pensée, et affronter le sujet dans sa particularité ; ils doivent d'autre part, se plier aux exigences propres à l'épreuve de dissertation, exigences qui découlent de sa définition, que nous nous permettons de rappeler une fois de plus : "La dissertation de culture générale est un exercice, écrit dans une langue maîtrisée et choisie, au cours duquel, à propos d'un sujet faisant explicitement référence au thème de l'année, le candidat manifeste une aptitude tout d'abord à effectuer l'analyse et la problématisation du libellé proposé, ensuite à organiser et mener une discussion construite, sans préjugé, ouverte, conséquente et cultivée ; il y mobilise librement ce qu'il connaît des littératures française et étrangère, des différents arts (cinéma, peinture, photographie, théâtre...), de la tradition philosophique, des sciences exactes et des sciences de l'homme, des grandes

religions et des principaux courants idéologiques contemporains ; il y démontre enfin en quoi cet enrichissement culturel permet de mieux comprendre le monde dans lequel il vit".

Que les candidats examinent avec soin cette définition et ils verront :

- Tout d'abord, qu'elle préside à l'élaboration et à l'élection du sujet qui leur a été et leur sera proposé : il se doit d'être ouvert, formulé simplement, lié mais non limité au thème de l'année; une fois encore il faut réaffirmer qu'il est nécessaire de mobiliser les acquis de la première année pour traiter effectivement le sujet du concours et que le thème de la seconde année est l'occasion d'une réflexion conduisant à la confection d'une dissertation de culture générale, susceptible de prendre en compte la diversité des directions et des domaines qui font d'un terme (« Le monde ») un programme; le traitement du sujet exige de mener des analyses pouvant porter sur la réalité sous tous ses aspects.

- Ensuite, qu'elle organise le travail des correcteurs en ce qu'elle fixe les principes généraux de l'évaluation des copies : **importance** primordiale de la problématisation (il nous faut donc sanctionner toute copie dont l'introduction n'est qu'une formalité, qui évite ou dénature le sujet et se contente d'annoncer un plan ou un programme là où on attend l'énoncé d'un problème) ; **importance** de l'aptitude à approfondir avec soin et minutie une perspective, pertinente évidemment (il nous faut donc sanctionner toute copie qui se contente d'évoquer allusivement un grand nombre de directions possibles de réflexion et au contraire valoriser toute copie qui pense longuement et précisément en compagnie et à l'aide d'une référence, quelle qu'elle soit) ; **importance** des exemples que, là encore, on doit choisir et exposer avec attention et scrupule (il nous faut donc sanctionner et les copies sans exemple et celles qui, pratiquant la livraison en vrac d'exemples à peine évoqués, la plupart du temps confondent d'une part références et exemples et d'autre part exemples littéraires, philosophiques et historiques). On redira enfin que « citation n'est pas raison » ; cela est encore plus vrai pour les textes dits « littéraires » ; il faut garder en mémoire le point suivant : la valeur d'une citation n'est que la valeur du commentaire qui l'explique et l'exploite.

Remarques de correction, commentaires synthétiques :

Le sentiment qui a prédominé à la lecture des copies était que, cette année encore, bien des candidats, soit par paresse, soit par facilité, soit encore par incompréhension, faisaient du sujet proposé, un simple prétexte à réciter sans discernement tout ce qu'ils avaient appris sur « Le monde » pendant l'année.

Un trop grand nombre ne s'est pas donné la peine de réfléchir au sujet et de poser une question élaborée et sérieuse ; par exemple assez peu de candidats ont songé à distinguer "nouveau monde" de "monde nouveau" **ou** perçu le caractère lexicalisé de l'expression « le nouveau monde » qui permet de l'adapter à la fois à une singularisation et à une essentialisation **ou** réfléchi sur la tension entre "le" posé par l'affirmation et "un", pensé par hypothèse. Le travail de conceptualisation sur le terme « nouveau » a été encore moins réalisé. Hannah Arendt, qui place ce concept au cœur de sa philosophie, aurait pu être évoquée à bon escient ; mais aussi L'Ecclésiaste (« rien de nouveau sous le

soleil »), ou Baudelaire (« ...au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau »). Il aurait été bon de s'arrêter un instant sur ce mot simple et banal en apparence, « nouveau », pour tenter de le définir, au moins en le distinguant, par exemple, de « autre » ou de « différent ». La question de la valeur implicite de la nouveauté a rarement été soulevée. Une correctrice relève des analyses fines, mais qui auraient dû être plus nombreuses dans les devoirs, « des raisons pour lesquelles les sociétés humaines valorisent ou au contraire craignent la nouveauté ; ou encore sur la fonction politique ou psychologique que peut jouer l'imagination ou la création de nouveauté ».

Sans ce travail, l'expression " nouveau monde » donnait lieu à une incompréhension totale de sa signification ou de son rôle symbolique, comme s'il s'agissait par le sujet proposé d'une demande de désignation : *où est le nouveau monde ?* Certains candidats, se contentant de chercher à savoir à quel monde *géographique* le sujet faisait référence allusivement, ont omis de s'interroger sur la valeur évidemment aujourd'hui métaphorique de l'expression, tandis que d'autres n'étaient guère attentifs aux différences entre les expressions "autre monde" et "nouveau monde" (le nouveau faisant nécessairement référence à ce qui le différencie de l'ancien et en prend paradoxalement la suite ou fait rupture avec lui). Ici, c'est l'idée de « changer le monde » qui a souvent recouvert la notion de « nouveau monde ». Fréquemment aussi, on est passé subrepticement de « nouveau monde » à « autre monde » (et par exemple, le monde intelligible platonicien). Or il suffit de faire l'expérience d'échanger « autre monde » et « nouveau monde » dans les contextes respectifs où ces expressions sont employées pour se rendre compte que dans bien des cas cela ne fonctionne pas. S'agissant d'un sujet qui donne à réfléchir sur une expression constituée, d'un usage relativement courant, une approche pertinente consiste précisément à repérer les contextes dans lesquels elle est employée, pour en préciser la ou les significations, pour en préciser aussi le registre, le statut.

Dans les bonnes ou même assez bonnes copies, la notion de "monde" a été sérieusement interrogée (un monde y est présenté comme une totalité cohérente et un ordre de coexistence et de succession) et ces copies ont su saisir la différence d'acception et de valeur de cette expression dès lors que l'on pense le problème sous l'angle des "mondes humains", de la diversité des "mondes " sociaux ou "politiques". Ces analyses de la notion ont pu ouvrir sur des questions essentielles : l'une d'elles étant : *en quel sens peut-on parler de nouveau monde ?* une autre : *faut-il espérer un nouveau monde ?*

Ces questions conduisaient souvent à l'idée selon laquelle, loin de viser un nouveau monde, notre tâche serait de nous rapporter à notre monde commun autrement que de la manière dont nous nous y rapportons - donc nouvellement-, et ainsi d'ouvrir au traitement de ce que peut signifier "reconfigurer le monde".

Les candidats ont bien sûr été capables dans leur immense majorité de rappeler que cette expression, « le nouveau monde », apparaît à l'époque de la découverte de l'Amérique. Mais celui qui la forge n'est pas Christophe Colomb, c'est Amerigo Vespucci. *Mundus Novus* est le titre du livre que Vespucci publie en 1499. Il y a là un fait remarquable, intéressant pour pointer précisément le statut de l'expression et commencer à problématiser le sujet. Stefan Zweig remarque en effet, dans son petit ouvrage sur Amerigo Vespucci, que si l'Amérique s'appelle l'Amérique et non la Colombie, c'est parce

que Vespucci a séduit le public de la Renaissance par la vivacité rhétorique de ses récits : le littérateur l'aurait ainsi emporté, dans les esprits, sur le véritable découvreur. Or on peut noter que dans une grande partie de ses usages, l'expression « le nouveau monde » a un statut essentiellement rhétorique. Elle comporte une charge emphatique – on pourrait aussi dire, d'une certaine façon, poétique – qui relève de la rhétorique.

Il n'était d'ailleurs pas besoin de se référer à Amerigo Vespucci pour l'observer. C'est parce qu'elle est rhétorique, parce qu'elle entre dans une rhétorique de l'emphase, qu'on l'entend fréquemment dans des contextes politiques. A différentes époques l'on a entraîné les foules en promettant un nouveau monde ou en se faisant le prophète de son avènement.

A l'évidence, il ne fallait donc pas confondre « Le nouveau monde » avec « Le Nouveau Monde ». Ce dernier désigne bien les terres d'Amérique latine et des Caraïbes découvertes au XVI^e siècle. Mais, à l'évidence encore, il importait de saisir cette si grande proximité entre ces deux formulations et de se demander pourquoi cette expression s'est imposée pour désigner ces terres nouvellement découvertes : Ampleur des territoires ? Nouvelle faune ? Nouvelle flore ? Impression d'une nouvelle nature ? Nouvelles variétés d'humains, tant au physique qu'au moral ? Nouvelles organisations sociales et politiques ? Et de là enrichir le concept de « monde » ?

D'autre part, beaucoup de candidats ont construit leur dissertation en se demandant comment il est possible de parler de nouveau monde alors que nous vivons tous et depuis toujours dans le même monde ; ils concluaient alors que l'expression « nouveau monde » est purement et simplement dépourvue de sens. Mais s'ils l'évacuaient de cette façon si rapidement, c'est parce qu'ils n'avaient pas tiré parti d'un examen de ses usages pour mettre en évidence son statut. Ce qui n'a pas véritablement de sens, c'est d'affirmer que « le nouveau monde » n'existe pas et ne peut exister, alors que cette expression existe de fait dans le langage, et existera encore après cette session du concours ! Nier l'existence d'un concept est un geste dissertatif un peu sommaire. Cela n'explique en rien pourquoi, à un moment donné de l'histoire, beaucoup seront conduits à dramatiser la description des conditions de leur existence en disant qu'ils sont entrés, ou qu'ils ont « basculé » dans un nouveau monde. Autre chose serait, en reconduisant l'expression à son statut rhétorique, de montrer que la réalité ne répond pas tout à fait à cette emphase. Autre chose serait encore de contester la perception de la nouveauté en lui opposant la perception des continuités, à la façon de celui qui dit : « Rien de nouveau sous le soleil. ».

L'aspect rhétorique, emphatique, de cette expression traduit la force d'un affect ressenti dans une situation de bouleversement, de crise. Selon les circonstances et les caractères, cet affect peut prendre la forme de l'espérance ou de l'effroi. C'est ici que des auteurs comme Montaigne ou Chateaubriand (celui-ci rarement cité) auraient pu être avantageusement mis à profit par les candidats. Chez Montaigne, le nouveau monde a encore le sens spatial que lui confère l'époque des « grandes découvertes » ; chez Chateaubriand, il prend le sens chronologique qui est aujourd'hui le sien dans nos rhétoriques. Assez nombreuses ont été les dissertations évoquant Le Meilleur des mondes d'Aldous Huxley, mais beaucoup moins nombreuses ont été celles qui se sont souvenues que le titre original de ce roman, en anglais, était... Brave New World.

Il était possible à partir de cet *exemple* de revenir au terme de monde pour en approfondir la définition mais aussi d'évoquer avec précision l'ébranlement que ces découvertes ont provoqué dans le *Vieux Monde*. Ebranlement dont les œuvres de Montaigne, encore, ou de bien des penseurs des Lumières par exemple sont les témoins, conjuguant évocation du Nouveau Monde et analyses ou évaluation des mœurs et des formes d'organisation politiques du *Vieux Monde*. Et comment penser désormais l'unité du Monde ? L'apparition du Nouveau Monde ouvre-t-elle la possibilité de créer un nouveau monde ? Comment penser cette transition ?

Il faut toutefois dire et regretter que l'ignorance de l'histoire est trop souvent patente et revêt un caractère franchement inadmissible et choquant lorsque certaines dissertations (qui ne furent pas si rares) avancent sans hésiter l'idée que les conquistadors surent construire avec les peuples déjà là en Amérique latine un *monde commun* (sic !), quand on sait l'expropriation qu'ils ont subie et l'extermination dont ils furent victimes. C'est là un signe certain d'un manque de culture et de sens historique...- un correcteur : « est-ce là un triste effet de la régression des études d'histoire dans l'évolution de notre système éducatif et de l'importance de la connaissance historique? »

Comme dans la plupart des sujets de culture générale, les candidats étaient fondés à trouver en celui-ci une dimension existentielle sur laquelle leur réflexion pouvait légitimement prendre appui. On nous a parlé de nouveau monde à propos – la liste n'est pas exhaustive – des réseaux sociaux, du coronavirus, du réchauffement climatique. La rhétorique de la crise, du basculement d'un monde à l'autre, nous est plus que familière. Et après tout, une « nouvelle génération » entraîne-t-elle avec elle, de facto, l'avènement d'un nouveau monde ? On pouvait tout à fait concevoir que les candidats s'emparent de ces exemples pour mettre à l'épreuve l'idée de nouveau monde et évaluer son degré de pertinence. Mais c'était à la condition de ne pas se contenter d'allusions simplistes ou convenues à l'actualité et d'ouvrir les questionnements pertinents nécessaires à une analyse rigoureuse. Quels paramètres déterminants conduisent dans ces contextes à recourir à l'idée de *nouveau monde* ? La nouveauté d'un monde est d'abord celle des éléments qui sont constitutifs d'un monde en général : ces éléments, ces paramètres, quels sont-ils ? Un nouveau monde est-il un monde dans lequel tout est nouveau, ou suffit-il que certains éléments essentiels soient nouveaux pour que l'on éprouve un sentiment de nouveauté globale ? Prendre le temps d'une petite phénoménologie de l'épreuve d'un nouveau monde – y compris, éventuellement, pour contester la valeur de l'expression – aurait été dans bien des cas appréciable.

Souvent étudié par les candidats au cours de leur préparation, le célèbre livre d'Alexandre Koyré, *Du Monde clos à l'univers infini*, aurait pu être mieux mis à profit pour préciser le concept de monde, pour apporter des éléments de réponse à la question de savoir à quel concept de monde nous nous référons quand nous éprouvons le sentiment de faire l'expérience d'un nouveau monde. L'avènement de l'univers infini dans la science moderne n'a pas aboli l'usage du concept de monde en tant que « ce dans quoi nous vivons » ; ce concept de monde garde une signification anthropologique par différence avec l'univers considéré scientifiquement comme uniforme et infini, constitué des mêmes éléments et régi par les mêmes lois depuis des milliards d'années. Un monde, en ce sens-là, est un ensemble de paramètres culturels et moraux définissant des manières de vivre

dans un temps et un lieu donnés ; un tel monde peut finir et laisser place à un nouveau monde. Il y avait là une piste intéressante pour ne pas enfermer le développement de la dissertation dans des contradictions formalistes. Comme le remarque l'un des correcteurs de l'équipe, « un assez grand nombre de copies relèvent ce qu'on pourrait appeler le « paradoxe de la totalité » : si le monde est la totalité de ce qui existe, comment peut-il y en avoir un nouveau ? Les meilleures copies sont celles qui ont réussi à ne pas s'y arrêter, en faisant varier de manière réfléchie les sens du mot monde, au-delà de son concept strictement cosmologique. »